

Western

27/08/1997 | 01h01

Dans un road-movie finistérien et existentiel, Manuel Poirier offre à ses héros modernes un cadre plus large que la vie.

Ralentir. Souffler un peu. Se poser. Oui, mais où ? Chez quelqu'un qu'on aimerait et qui nous aimerait. C'est tout bête et tout simple ; mais c'est la grande affaire de notre vie : trouver l'amour et s'y accrocher. Finalement : pas si bête et pas si simple.

En attendant, Paco et Nino parcourent les routes désolées de Bretagne. En vadrouille forcée. Voiture volée, fiancée envolée. Ces "deux hommes dans l'Ouest" de la France traversent le pays bigouden comme les plaines du Texas. Si ces paumés ont toutes les raisons de désespérer, ils se battent, avec leur dignité en poche. Pour Manuel Poirier, ils sont les héros modernes. Alors, il les filme en Scope. Pour leur offrir un cadre plus large que la vie.

Parce que celle qu'ils traversent ressemble à beaucoup d'autres. Pas de travail. Pas d'argent. Pas de toit. Juste quelques rêves en tête. C'est ce qui fait avancer Paco et Nino. Lucides sur leur "chevauchée" vraiment pas fantastique, mais rêveurs toujours.

Pourtant, comme dans tous les films de Manuel Poirier, la vie est dure. Claudie se fait virer d'un centre de réinsertion pour adolescents (*La Petite amie d'Antonio*), Lila sort de prison (...*A la campagne*), les parents de *Marion* n'arrivent pas à boucler leurs fins de mois ; ici, Paco et Nino n'ont carrément plus rien. Mais sont tellement paumés qu'ils sont toujours prêts à se serrer l'un contre l'autre pour ne pas avoir trop froid. *Western* est ainsi le plus beau film du réalisateur, puisque la nécessité d'aimer y est plus impérieuse que jamais. La seule façon de s'en sortir.

Et la seule façon pour le réalisateur de respecter ses personnages est de suivre leur rythme. Nonchalant et doux, quand les larmes pointent (l'école Jacques Rozier). Vif, quand les rires éclatent et brisent les ténèbres (l'école Ken Loach). La caméra à l'affût, souvent. Avide de la moindre rencontre.

Quinze secondes passées avec une femme croisée dans la rue : quinze secondes précieuses. Tout autant que la journée de rigolade et de beuverie avec ce Black rigolard et paralytique qui va les héberger. Ici, un type accoudé à un bar, entrevu une minute, risquerait bien, pourquoi pas, d'inverser le cours de l'histoire... alors le film fait de l'inconnu la star de quelques secondes ! Au contraire, lorsqu'une scène dure, et s'étire, les êtres semblent presque s'effacer. Parce que le temps qui s'écoule, lentement, devient matière. Et les mots prononcés prennent un brusque relief ; les silences deviennent criants. Car dans *Western*, les grandes scènes d'action suivent les mouvements du coeur. Ceux de la caméra se doivent d'être invisibles.

Ce titre, *Western*, sonne comme un mirage. En ouverture, une courte scène de duperie ordinaire. Suivront pleins de petits mensonges. D'incompréhensions. Comme si la vie n'était qu'une suite de dérobades et le monde, un simulacre. Vous pensiez ce monde ordinaire : erreur. Il est à l'envers. C'est un monde où les sentiments basculent. Un monde où le volé prend soin de son voleur. Où Paco se montre spécialiste pour marcher sur les mains, tandis que Nino, lui, préfère dire, justement, qu'il "marche sur la tête". Mais, pour Manuel Poirier, l'envers est tout aussi passionnant que l'endroit.

Et le monde toujours plus cruel que nous pouvons l'imaginer. Tout autant que la solidarité, c'est d'ailleurs l'absence d'une mère ou d'un père, d'une amoureuse qui est le thème commun, et souterrain, de tous ses films. Dans ...*A la campagne*, la fiancée disparaissait sans explications au beau milieu de l'histoire. Ici, elle s'éclipse volontairement et impose son absence comme épreuve

pour son héros. A chaque fois, c'est un déchirement. Il y a fêlure et souffrance. Renoncement. Abandon et trahison.

Ce qui fait la force du cinéma de Manuel Poirier, c'est cet élan qui nous pousse toujours à croire que, malgré tout, il faut vivre. Ce qui veut dire s'amuser, dit Nino. Et rêver aussi de mondes toujours meilleurs, parce qu'il n'y a que ça qui nous pousse à agir et nous fait décoller du sol.

Il y aurait, pour calmer la peine, une maison. Un bel arbre dont les branches bruissent sous le vent. Une table où l'on mange avec ceux que l'on aime. Un ami. Une femme. Plein d'enfants. Mais, sans doute, est-ce une illusion. Un mensonge, permis par le cinéma. Mais un mensonge qui, selon l'expression de Cocteau, "*dit la vérité*" : rien n'est, en effet, plus réel que nos utopies.



par [E. Luc](#)